

■ L'HOMME DU JOUR



Alain Gerber, intervenant en Action éducative en milieu ouvert (AEMO)

Alain Gerber, 38 ans, marié, trois enfants, est sans doute un passionné d'action éducative. Détenteur d'une licence en sciences de l'éducation de l'Université de Genève, il a commencé dans la formation d'adultes. Il a en particulier toujours travaillé avec des jeunes dans le milieu des Eglises. Il est revenu dans le Jura où il a obtenu son poste actuel en AEMO. Il est président du Groupement des AEMO et Pratiques Educatives en Milieu Ouvert de Suisse Latine (apemo.ch), qui a tenu dernièrement son congrès à Delémont et a invité le célèbre psychologue français Didier Pleux. **GM**

On est allé trop loin dans la

► **«Nos jeunes souffrent-ils aujourd'hui de trop d'autorité, de carcans, d'imposition de modèles? Je ne le pense pas.»** Ainsi s'exprime Didier Pleux, psychologue et psychothérapeute.

► **Didier Pleux** était invité dernièrement à Delémont au congrès du Groupement des AEMO et Pratiques Educatives en Milieu Ouvert de Suisse latine (apemo.ch). Un parterre de 200 professionnels venus de toute la Suisse romande et du Tessin. Interview.

Le Quotidien Jurassien. – Le thème du congrès est «De chaos à OK». Votre message, dans le fond, est un message de bon sens... On est allé trop loin dans la permissivité?

Didier Pleux. – Tout à fait. C'est le bon sens éducatif. S'il y a beaucoup de chaos, est-ce qu'on peut réapprendre à nos enfants et aux jeunes ce qu'on appelle tout simplement le principe de réalité? L'existence des autres? Suivre tout le temps son ego, le principe de plaisir, ce n'est pas possible. Quand on intervient dans des colloques, on essaie de le dire aux professionnels. Oui, il y a parfois des choses profondes, obscures, des «pistes psy», ou des contextes sociologiques qui ne sont pas forcément favorables. Mais si on ne met pas en premier l'aspect éducatif, c'est-à-dire comment je vais reconstruire cet enfant ou ce jeune qui ne connaît pas du tout les limites, qui n'accepte pas les verticalités, les hiérarchies, les contraintes, que la vie n'est pas «fun» tout le temps, on va droit dans le mur. Je pense réellement que dans les pathologies actuelles, on n'arrive pas à s'accommoder à la réalité, à la présence des autres, au travail, aux

contraintes. Les pathologies d'il y a trente ans étaient du type «je n'arrive pas à être, je suis écrasé de partout, je n'existe pas, mon estime de moi est ratatinée...»

– **Vous remettez en question le déterminisme social, quand on disait que la société, le «système» étaient responsables du devenir des gens?**

– Il y a un contexte sociologique, c'est évident. On ne va pas dire que c'est plus confortable pour un jeune, en 2012, de savoir qu'il risque d'être au chômage ou je ne sais quoi. Mais c'est comme ça. Donc il faut travailler sur l'acceptation, justement parce que c'est un contexte difficile. C'est pareil pour l'apprentissage scolaire. On ne peut pas se confiner dans les hypothèses classiques, selon lesquelles on veut attendre que la société soit plus juste, plus belle. Faisons en sorte que les enfants aient moins de traumatismes familiaux, de carences primaires qui les handicapent à vie. Des

tas d'enfants ont vécu des choses pas terribles et s'en sortent. C'est eux qu'il faut regarder. Comment se fait-il que certains végètent à sortir toujours les mêmes hypothèses toute leur vie avec des pys qui rouvrent les plaies, et que d'autres s'en sortent? Ils ont ce qu'on appelle des tuteurs de résilience, qui disent «quoi que tu aies vécu, moi je t'offre autre chose, de découvrir toi et de faire des choses dans le réel». Ça redynamise tout. C'est ce que je veux dire, et non pas rester figer...

– **Vous voulez amener la personne, le jeune en particulier, à reconstruire le monde à partir de lui-même?**

– Oui. Mais reconstruire un monde rationnel, réaliste, pas un monde de rêves, de fantaisies voulues par les marchands. C'est ce que veulent le marketing et la société actuelle. Soit dans le fun, soit dans le plaisir, soit dans l'immédiateté. C'est un monde virtuel et je crois qu'on a à ré-

éduquer et à dire que cela, c'est un piège, cela ne rend pas heureux. Un téléphone portable à 12 ans, l'accès internet à 14 ans sur des réseaux que l'enfant ne maîtrise pas, ce n'est pas réaliste. C'est ce que veut la société de consommation. Nous sommes cette médiation et nous disons que l'on peut lutter contre cette réalité-là. Il y a des parents protecteurs de l'environnement, musiciens et qui montrent qu'il y a autre chose que le gavage de télévision, de kebabs ou de McDo. C'est l'éducation. Si ce n'est pas le parent, cela peut être l'éducateur ou l'instituteur. Il nous faut des adultes responsables entre les enfants et cette société-là. Il ne faut pas attendre le politique, le psy, etc.

– **Vous prônez donc le retour à l'autorité des parents, des enseignants...**

– La bonne autorité oui. J'appelle ça la verticalité. Il y a des gens qui savent mieux la vie que vous, enfants, ados. Il



Didier Pleux a notamment écrit *De l'Enfant roi à l'enfant tyran*. Il est docteur en psychologie du développement, psychologue clinicien, psychothérapeute et directeur de l'Institut français de thérapie cognitive. PHOTO GM

permissivité

fait les écouter avant de se rebeller, oui. Il y a un respect de celui qui transmet. Il n'existe plus chez nous mais on le trouve heureusement dans les sociétés «primitives». Eux, ils peuvent le faire parce qu'il n'y a pas cette pression sociologique de consommation.

– **A ce niveau-là, l'école joue un rôle primordial...**

– On attend que l'école participe aux mêmes valeurs. Mais si l'école «informatise» tout le monde, va dans le sens d'une pédagogie contraignante, sympathique et créative, les jeunes en sortent en se disant que le monde du travail sera comme ça. Là aussi, il faut

mettre des valeurs traditionnelles à l'école, sur l'effort, le long terme...

– **Les enseignants se retrouvent parfois face à des élèves «rois» ou «tyrans» difficiles à maîtriser, que leurs parents appuient...**

– C'est effectivement le grand problème des enseignants. Souvent, les parents vont «surprotéger» leurs enfants contre les enseignants. C'est pareil, il faut une grande cohérence. Il faut que tout le monde marche ensemble. L'école peut aussi être un endroit où on apprend la parentalité.

Propos recueillis par
GEORGES MAILLARD

► Trois questions à

Alain Gerber

Président d'apemo.ch et intervenant AEMO Jura

► Pourquoi ce thème, «de chaos à OK»?

Souvent, on est appelé à intervenir dans les familles où la situation est chaotique, difficile. Et notre souhait est d'aboutir à une situation où les choses vont mieux. Il y a aussi le jeu de mot KO: parfois, les familles et les professionnels se retrouvent dans des situations où tout le monde a l'impression qu'on est KO et qu'on ne va pas s'en sortir, que ce qu'on met en place ne fonctionne pas. Comment alors faire appel aux réseaux, aux professionnels, à d'autres compétences, d'autres modèles éducatifs pour amener de meilleures solutions?

► Dans ces modèles éducatifs vient s'inscrire Didier Pleux avec sa réflexion...

Il nous dit de faire particulièrement appel au bon sens. C'est ce qu'on essaie de mettre en place avec les familles, «faites appel à votre bon sens!», au bon sens social tout simplement. L'autre élément, c'est le travail en réseau. Souvent, on peut se sentir seul avec une famille mais il y a d'autres professionnels. En même temps, le travail en réseau a ses pièges, quand on trouve dix personnes autour d'une famille et que plus personne ne sait qui fait quoi. On se retrouve avec des familles «surentourées». Il faut chercher à redonner du sens au réseau, savoir trouver les compétences et entourer une famille qui démissionne et porte sa responsabilité.

► L'enfant roi, tyran, l'adulte roi et tyran, les rencontrez-vous? Cela explique-t-il les situations auxquelles vous êtes confrontés?

Cela explique assez bien les situations que nous rencontrons dans les familles. On rencontre de plus en plus dans la société de personnes qui ne tolèrent pas la frustration. Je me suis souvent fait la réflexion que, actuellement, si on parle du manque de limites, d'incivilités, en même temps, avec une génération qui a rejeté le cadre, c'est difficile de «redonner du cadre». Mais on a justement affaire à des gens qui nous disent qu'on peut «redonner du cadre», réapprendre sa position de parent, à gérer les choses avec de la frustration et à revenir dans la réalité, à ne pas être juste dans le plaisir immédiat et le déni de l'autre. GM